

touchant la mer. Les bras étaient croisés sous la tête, le visage tourné vers la terre dans la posture d'un homme qui n'a eu que la force de se traîner hors de l'eau avant d'expirer. Ces circonstances me firent craindre que cet infortuné n'eût été un des deux Indiens qui avaient sauté hors de la pirogue, et que l'on supposait avoir échappé. Il était de taille moyenne et mince; il avait le corps saillant, les jambes grêles et les traits semblables aux autres habitans de ce pays; il portait les marques de la circoncision. Une balle lui avait traversé l'omoplate, et s'était logée dans son cou.

« La pirogue était d'écorce, mais non d'une pièce comme à Port-Jackson; elle était de deux pièces cousues ensemble dans le sens de la longueur, la couture d'un côté; les deux extrémités étaient de même cousues, et fixées avec de la résine; une petite perche était attachée le long de chaque côté, et ceux-ci étaient liés ensemble en cinq endroits avec des plantes sarmenteuses, pour maintenir la forme de la pirogue et la renforcer. Elle avait treize pieds et demi de long sur deux pieds et demi de large; elle paraissait capable de porter six personnes, étant plus grande que ne le sont ordinairement celles de Port-Jackson.

« Il serait trop en contradiction avec le caractère ordinairement timide des naturels de la

Terre Australe, de supposer que les Indiens étaient venus exprès de l'île Voudah pour nous attaquer; cependant comme ils n'avaient avec eux ni leurs femmes ni leurs enfans, comme ils suivirent le dessinateur et qu'ils s'avancèrent en armes vers le détachement qui faisait du bois, on peut penser qu'ils cherchaient plutôt qu'ils n'évitaient une querelle. Je ne pus me rendre raison de cette conduite si extraordinaire chez eux, qu'en soupçonnant qu'ils avaient eu des différens avec les Asiatiques, dont nous avons trouvé des traces presque en vue du port où nous étions, et que ceux-ci ne leur avaient pas imposé du respect. »

Flinders croyant qu'un fleuve pouvait avoir son embouchure dans le fond de la baie où l'on était; alla explorer cette partie: il trouva que le fond diminuait de profondeur en approchant de la côte, où il n'avait plus que trois brasses; il était partout d'une vase bleue si fine, qu'il la regarda comme propre aux manufactures de faïence. Ce peu de profondeur de l'eau prouvait que *la baie de la Vase bleue* ne recevait aucun courant d'eau considérable. Le continent s'élève par une pente très-douce du bord de l'eau dans l'intérieur du pays; les arbres qui le couvrent indiquent plus de fertilité que sur aucune des côtes du golfe de Carpentarie que l'on avait vues jusqu'alors.



Ayant mouillé le long de la côte du continent près du cap Grindall pour explorer le nord de la baie de la Vase bleue, Flinders envoya un officier à terre pour chercher de l'eau douce et examiner si l'on pouvait y pêcher à la seine. M. Brown l'accompagna pour herboriser; celui-ci n'étant pas revenu à la brune, l'officier laissa un matelot avec un feu sur la place pour attendre son arrivée. A dix heures on tira un coup de canon, et le canot fut renvoyé à terre; le matelot n'avait eu aucun indice de M. Brown ni de l'homme qui portait ses boîtes d'échantillon: l'on commençait à concevoir des craintes. Le lendemain matin l'on eut le plaisir d'apercevoir M. Brown sur la plage. Par une de ces méprises si fréquentes dans les bois épais et par un temps couvert, lorsque l'on n'a pas de boussole, il avait pris l'est pour l'ouest; il était arrivé à la brune sur le bord de la mer, mais du côté opposé à celui où il aurait dû venir. Il jugea qu'il était plus prudent de rester là toute la nuit que de rentrer dans les bois pendant l'obscurité; le bruit du canon lui avait fait connaître la véritable direction à suivre, il n'eut pas de peine le matin à se mettre dans la bonne voie. Il n'avait pas vu de naturels, quoiqu'il eût entendu les chiens hurler à peu de distance.

On gravit sur le mont Grindall, d'où l'on découvrit tout le pays voisin; une rivière qui tom-

bait dans une baie après un cours de cinq à six milles, s'y terminait par un marécage, dont l'entrée était bouchée par des hauts-fonds et une île. Le sommet du mont Grindall, comme l'île Groote, était de grès qui contenait des particules de quartz; les roches du rivage étaient de granit; quelques blocs avaient une apparence extrêmement brillante par la quantité de mica qu'ils renfermaient. La surface du pays voisin est ou sablonneuse ou pierreuse: on y voit peu de terre végétale; cependant il était presque entièrement couvert d'herbe et de bois, et parmi les arbres il y avait un groupe de la nouvelle espèce d'eugenia. Les matelots remplirent leurs mouchoirs de ses fruits, qu'ils nommaient des pommes. On distingua deux naturels sur une île; rien n'indiquait qu'ils fussent venus récemment à la pointe Grindall, où les traces des chiens et des kangourous étaient fraîches et nombreuses.

Le 5 février la corvette était mouillée le long du continent, plus à l'ouest; plusieurs naturels parurent sur la côte. Un lieutenant y ayant été envoyé pour communiquer avec eux et pour chercher de l'eau douce, ils s'arrêtèrent pour le recevoir, sans montrer la timidité naturelle aux Australiens; on se fit mutuellement des présents, et le lieutenant revint annoncer que l'eau était extrêmement abondante.



Le lendemain matin Flinders ayant donné ses ordres pour débarquer les tentes et un détachement d'hommes armés, alla à terre avec les naturalistes. Les Indiens accoururent au-devant de lui. Ils étaient au nombre de douze hommes de moyen âge et jeunes; tous témoignèrent beaucoup de joie, surtout en voyant Bongari: à l'arrivée des deux autres canots, ils se retirèrent dans les bois, excepté deux qui aidèrent à tirer la seine; les autres revinrent peu à peu, sans armes comme auparavant, et reçurent une portion du poisson.

« Un emplacement fut choisi pour les tentes; et la confiance paraissant bien établie, dit Flinders, j'allai dans les bois vers des dunes pour y grimper et prendre des relèvemens. Tandis que je faisais le tour d'un marais salé qui me barrait le chemin, j'entendis les naturels courir dans les bois et s'appelant les uns aux autres. Cela arriva deux fois; enfin un coup de fusil fut tiré. Aussitôt je m'empressai de retourner aux tentes.

« Les botanistes étant entré dans les bois avec leurs gens, la plupart des naturels les y suivirent, et l'un d'eux saisit l'occasion d'enlever une hache de la main d'un des domestiques. Les Indiens s'enfuirent tous: cependant comme on ne les poursuivit pas, ils revinrent, et furent aussi familiers qu'auparavant. Chaque homme du détachement en avait en marchant un sous le

bras. Le domestique de M. Brown en avait deux qui lui montraient des attentions particulières; de sorte que pendant que l'un le retint par le bras, l'autre lui enleva son fusil de dessus l'épaule; et tous décampèrent de nouveau, c'est-à-dire, ceux qui restaient, plusieurs s'étant déjà retirés. On tira un coup de fusil au voleur; il était déjà si loin, qu'il n'en résulta d'autre effet que de le faire courir plus fort. Les botanistes jugeant qu'il y aurait de l'imprudence à continuer leur promenade, revinrent aux tentes.

« Deux heures se passèrent avant que l'on entendit de nouveau parler des naturels; on en vit quelques-uns dans les bois, et l'on obtint une entrevue avec deux autres, auxquels on fit comprendre que s'ils rendaient le fusil, on leur donnerait une hache. Il fut rapporté en peu de temps, avec le canon brisé et la baguette enlevée; on donna la hache promise: ensuite les naturels revinrent aux tentes avec confiance; quelques-uns y seraient même restés toute la nuit, si on le leur eût permis. »

« Le lendemain ils revinrent de bonne heure, et se conduisirent tranquillement jusqu'à midi; alors un de ceux qui avaient été traités avec le plus de bienveillance, s'enfuit avec une hache de charpentier; l'épaisseur de la forêt rendit la poursuite inutile. Un caporal et un soldat de marine



qui avaient couru sans chapeau après le fugitif, attrapèrent un coup de soleil, et furent envoyés à bord dans un état approchant du délire; heureusement ils guérirent bientôt.

« Voyant que ces sauvages étaient des voleurs si déterminés, j'ordonnai au lieutenant de profiter de la première occasion pour en saisir deux, et au bout de quelque temps d'en relâcher un, en lui faisant comprendre qu'on amènerait son compagnon au vaisseau, si la grande hache n'était pas rendue.

« Deux jours après il en vint deux qui apportaient de petits fruits; invités à manger du poisson, ils s'assirent; on les arrêta: il en arrivait d'autres, qui décampèrent en entendant les cris de ceux-ci. Le plus âgé et le plus intelligent des deux fut bientôt mis en liberté, parce qu'il promit par signes de rendre la grande hache; et on lui intima, de la même manière, que s'il manquait de parole, son camarade serait emmené. Du vaisseau nous vîmes les sauvages courir beaucoup dans les bois, et épier ce qui se faisait autour des tentes: de crainte qu'ils ne voulussent tenter une attaque, je fis tenir prêt un canon chargé à mitraille. Mais lorsqu'un des prisonniers eut été renvoyé, ils semblèrent moins inquiets, et quelques-uns retournèrent à la nage au lieu où ils demeuraient.

« Le soir je débarquai aux tentes. Le sauvage fait prisonnier était un jeune homme de quatorze ans, nommé Voga; je le pris dans mon canot, et j'allai à l'endroit le plus fréquenté par les Indiens; l'on en voyait plusieurs derrière les buissons. Deux vinrent en avant, amenant une jeune fille dans leurs bras; ils l'offrirent avec des signes très-expressifs à Bongari pour l'attirer sur le rivage, dans le dessein apparemment de s'emparer de lui par représailles. Nous demandâmes la restitution de la hache: notre prisonnier eut l'air d'employer tous ses efforts pour nous appuyer; mais les sauvages répondirent constamment que le chef Ychanghéri avait été battu, et avait pris la fuite. Ainsi comme il n'y avait pas d'apparence que la hache serait rapportée, Voga fut mené à bord; il pleura, supplia, menaça et se débattit; cependant arrivé à la corvette, il mangea de bon cœur, rit et pleura par intervalles, et observa attentivement tout ce qu'il vit, exprimant fréquemment son admiration surtout pour les moutons, les cochons et les chats. Nous n'avions pas vu d'arcs ni de flèches dans le golfe de Carpentarie; cependant quand ces armes apportées des îles Murray furent montrées à Voga, il en dit le nom dans sa langue; il en connaissait l'usage. Il est donc possible, comme le rapporte Witsen, que les naturels de la côte du nord-ouest



et du golfe de Carpentarie s'en servent; mais quand cet auteur ajoute que les arcs sont si longs qu'on les appuie à terre en tirant, je soupçonne que celui qui lui a donné ce renseignement a été coupable d'exagération.

« Voga était prisonnier depuis deux jours; rien n'annonçait que la hache serait rendue; sa détention nous causait au contraire du dérangement, et avait produit des scènes fâcheuses avec ses naturels: l'emmener avec nous devait causer du préjudice aux navigateurs qui viendraient après nous, notamment au capitaine Baudin, que nous nous attendions chaque jour à rencontrer, suivant ce qu'il nous avait dit à Port-Jackson. Si les inconveniens n'avaient dû tomber que sur nous, j'aurais volontiers gardé Voga qui était vif et spirituel; nos bons traitemens nous auraient sans doute bientôt gagné son affection; il aurait pu nous être utile pour nos relations futures avec ses compatriotes, et nous aurait donné des renseignemens intéressans. Mais le motif que j'ai rapporté plus haut, et enfin l'injustice de retenir un homme qui ne nous avait fait aucun mal, me décidèrent à relâcher Voga, bien qu'on ne rendit pas l'objet volé. Quoiqu'il eût montré un peu de tristesse dans sa captivité, il avait bien mangé; d'ailleurs il n'avait éprouvé aucun mauvais traitement. Ramené aux tentes, il demanda instam-

ment à être mis en liberté, promettant, les larmes aux yeux, de rapporter la hache. On lui donna des habits et différentes choses, et on le laissa partir; il marcha posément jusqu'à la distance de six cents pieds; alors jetant un regard en arrière, il se mit à courir de toutes ses forces, ne nous laissant aucun espoir qu'il tiendrait sa parole.

« En effet on ne revit ni Voga ni ses compatriotes. La corvette ayant fait son bois et son eau, sortit le 9 février de la baie qui n'avait pas de nom sur les cartes hollandaises; elle fut appelée *baie de Caledon*. Le pays qui l'entoure est généralement bas; quelques collines et le mont Caledon s'élèvent dans le sud. Ces hauteurs sont granitiques; dans d'autres endroits on retrouve aussi le granit; ailleurs la base du terrain est de grès imprégné de fer, et quelquefois elle est presque entièrement de minerai de ce métal.

« Le sol est maigre, sablonneux ou pierreux, mêlé çà et là d'un peu de terre végétale; néanmoins l'herbe et les bois offraient une belle verdure due aux pluies abondantes tombées récemment, et à la chaleur du climat. Dans la saison sèche, le pays doit être absolument aride. Les casuarina croissaient en quantité dans les endroits sablonneux, et le eucalyptus parmi les rochers; ils étaient assez forts. On trouva sur un seul point le muscadier



sauvage; l'eugenia était commun : on vit aussi d'autres plantes portant de petits fruits qui ne valaient pas grand chose. On aperçut des traces de kangorou en différens endroits; on n'en vit aucun non plus que d'autres quadrupèdes : les oiseaux étaient rares à terre et sur le rivage. La pêche fut copieuse; la seine rapportait plus de mollusques que de poissons.»

Les naturels de la baie de Caledon sont de la même race que ceux de Port-Jackson et du port du Roi-George, qui sont aux deux extrémités opposées de la Terre Australe. Ils avaient l'apparence plus chétive que quelques tribus que nous avons vues, ce qui n'était dû qu'à une nourriture insuffisante. Tous ceux qui vinrent aux tentes, avaient perdu la dent incisive gauche de la machoire supérieure, tandis qu'à Port-Jackson c'est la dent droite qui est enlevée à l'âge de puberté. On ne put savoir si les femmes subissent la même opération, ce qui n'a pas lieu à Port-Jackson; on n'en vit qu'une seule, et à une certaine distance. Cette jeune fille n'avait pour tout vêtement qu'un morceau d'écorce qui cachait sa nudité. Les hommes portent ordinairement au-dessus du coude une bande en filet, dans lequel est fiché un tomo, petit morceau d'une herbe forte, qui leur sert de cure-dent. Enfin tous étaient circoncis : ainsi cet usage parut être général sur les

côtes occidentales du golfe de Carpentarie. Il n'existe pas dans les autres parties de ce continent, ni dans les îles voisines. Flinders n'en put deviner ni le motif ni l'origine.

« Plusieurs circonstances prouvaient, dit Flinders, que cette baie avait été visitée par des étrangers. Les naturels connaissaient les armes à feu; quand nous débarquâmes pour la première fois, ils imitèrent l'action de tirer un coup de fusil, et ne parurent pas très-alarmés lorsqu'à leur demande nous en fîmes partir un. Une quantité de poteaux étendus sur le bord de la mer avaient évidemment été coupés avec des outils de fer; les sauvages interrogés là-dessus firent avec leurs mains le geste de couper un arbre avec une hache, puis s'arrêtant, s'écrièrent *pou*. Il était clair que les hommes qui abattaient les arbres avaient des armes à feu. D'autres indices prononçaient que c'étaient les mêmes dont nous avons rencontré des traces ailleurs. Le penchant des naturels à voler, surtout nos haches, si contraire à tout ce que nous avons appris, ou vu de leurs compatriotes, prouve non-seulement que les étrangers qui les avaient visités avaient des instrumens de fer, mais il semblerait d'après leur audace que l'effet des armes à feu n'était pas très-certain dans les mains de ces étrangers, ou bien qu'ils y avaient rarement recours pour punir les larcins. Les Indiens nous ayant apporté des fruits comme un dédomma-



ment de la hache volée la dernière, il semblerait qu'ils étaient accoutumés à donner de légères indemnités pour leurs larcins. J'espère que les navigateurs qui nous suivront ne seront pas volés, au moins avec autant d'effronterie, et qu'en même temps les naturels de la baie de Caledon, bien loin d'éviter, rechercheront les communications avec les Européens.

« Je ne crois pas que dans deux parties de la Terre Australe, même très-rapprochées, on ait trouvé que la langue fut entièrement semblable; car à Port-Jackson, à Botany-Bay et à Broken-Bay, non-seulement les dialectes, mais plusieurs mots diffèrent radicalement. Ce fait confirme une observation dont la vérité est généralement admise, c'est que bien que la ressemblance du langage chez deux nations prouve que l'origine est la même, cependant sa dissemblance ne démontre pas la proposition contraire. La langue de la baie de Caledon peut donc différer totalement de celle qui se parle sur les côtes de l'est et du sud; et les habitans avoir néanmoins une origine commune. D'ailleurs je ne pense pas que l'idiome soit absolument et totalement dissemblable, quoique Bongari ne le comprit pas mieux que nous; dans plusieurs cas j'y trouvai de l'affinité.

« Cette multiplicité de langues dans le même pays présente un contraste extraordinaire avec les îles du grand océan, où des îles de Sandwich

près du tropique du Cancer à l'extrémité de la Nouvelle-Zélande la plus éloignée. La langue est presque la même partout, et avec si peu de variation dans le dialecte, que les habitans respectifs de ces îles n'ont pas beaucoup de peine à se comprendre les uns les autres.

Voici quelques mots de la langue de la baie de Caledon :

Oeil.....	Mail.	Étoile.....	Pir-nie.
Nez.....	Our-rou.	Mer.....	Kaa-po.
Lèvres.....	Taa.	Bau.....	Loc-ka.
Dents.....	Lir-ra.	Pierre.....	Pon-da.
Langue.....	Mat-ta.	Arc-en-ciel.....	Bap-pi.
Joues.....	Tac-cal.	Miel.....	Goi-ko-loc-co.
Menton.....	Naing.	Kangoron.....	Toi-ty-o.
Oreille.....	Pon-dour-ro.	Came gigantesque.	Val-bo-lé.
Cheveux.....	Mar-ra.	Pagaye.....	Ma-ty-en.
Nuque.....	Moï-ang.	Zagaie.....	Kail-lé-po.
Poitrine.....	Gom-mor.	Bracelet au-dessus du coude.	} Kail-lé.
Ventre.....	Gour-ro.	— Du poing.....	
Dos.....	Nap-pa.	Cordon de che- veux porté autour du ventre.	} Toun-bi-ra.
Bras.....	Van-na.	Cure-dent en her- be forte.	
Main.....	Gong.	Arc.....	Bli-ling-ghé-ri.
Doigts.....	Ming-ghel.	Corde d'arc.....	Kar-reu-ro.
Coude.....	Le-kal.	Flèche.....	Vat-tang-han-ni.
Derrière.....	Lam-me.	Talon.....	Taa-li-go.
Jambe.....	Bac-ca.	Soleil.....	Car-ran-ghié.
Cuisse.....	Yet-ta.	Lune.....	Kol-le-ghé a.
Chevilles.....	To-ma goi.	Bon à manger.....	Bo-reum.
Pied.....	Lock-ko.	Battre.....	Paï.
Orteils.....	Man-ghel-lok-ko.	Nager.....	Poun-can.



« Le thermomètre se tenait à bord de  $83^{\circ}$  à  $87^{\circ}$  ( $22^{\circ} 64'$ ,  $24^{\circ} 42'$ ), à peu près comme il avait été depuis que nous étions dans le golfe de Carpentarie; à terre il devait monter  $10^{\circ}$  plus haut. Plusieurs de nos compagnons eurent la diarrhée, mêlée de fièvre; ce que le chirurgien attribua à la chaleur et à l'humidité de l'atmosphère, car depuis le mois de décembre, époque du commencement de la mousson du nord-ouest, il y avait à peine eu un jour sans pluie; les orages avec le tonnerre étaient fréquens. On a vu les accidens qui résultèrent de s'exposer au soleil la tête nue, surtout en faisant un exercice forcé. Les moustiques étaient nombreux et excessivement incommodés à terre, de même que les mouches noires. Nous ne vîmes pas de reptiles venimeux. »

Flinders reconnut ensuite le cap d'Arnhem, pointe la plus orientale de la terre de même nom, une baie qui reçut celui de *Melville*, enfin un cap qu'il appela *cap Wilbeorce*; il est situé par  $11^{\circ} 52'$  sud, et  $136^{\circ} 33'$  est. Il fut doublé le 17 février, malgré les coups de vent accompagnés de pluie, et l'on fit route au sud-ouest, d'après la nouvelle direction que la côte prit à cet endroit.

« Ainsi, dit Flinders, la reconnaissance du golfe de Carpentarie était terminée. J'avais employé cent cinq jours à suivre les côtes qui la bordent, et à explorer ses baies et ses îles. L'é-

tendue de ce golfe en longitude, du détroit de l'Endeavour au cap Wilbeorce, est de cinq degrés et demi, et en latitude de sept degrés: son circuit, sans y comprendre ses îles et ses ouvertures nombreuses, est de quatre cents lieues. Il est digne de remarque que la forme que lui donnent les vieilles cartes n'est pas très-inexacte, ce qui prouve qu'elles ont été dressées d'après un examen réel; mais comme l'on ne connaissait aucun détail sur la découverte de ses parties méridionales et occidentales, ni même le nom du navigateur à qui elle était due, quoique l'on suppose avec raison que c'est Tasman, on regardait cette carte comme faite d'imagination, et elle n'obtenait pas le crédit qu'il est aujourd'hui bien prouvé qu'elle mérite. Dorénavant le golfe de Carpentarie prendra sa place parmi les mieux déterminées des parties les plus remarquables du globe.

« Après avoir débouqué du canal étroit qui se trouve entre le cap Wilbeorce et les îles Bromby, nous suivîmes la côte au sud-ouest, ayant à tribord des îles grandes et hautes, qui devant nous se rapprochaient tellement du continent, que l'on doutait qu'il s'y trouvât un passage. On aperçut sous la plus grande une pirogue pleine de monde, et dans une espèce de rade, à l'extrémité méridionale de cette même île, six bâtimens couverts à la manière des pontons, et arrangés comme pour la



mauvaise saison. Nous nous perdions en conjectures sur ces hommes et sur le motif de leur présence dans cet endroit ; cependant nous pensions que ce devaient être les mêmes dont nous avons vu de si nombreuses traces dans le golfe de Carpentarie. Je penchais à croire que c'étaient des Chinois ; les fusils dont ces étrangers étaient armés, suivant le rapport des naturels de la baie de Caledon, venaient à l'appui de cette supposition. Je les prenais pour des pirates des îles Ladrone près de Canton, qui venaient se soustraire aux poursuites dans ces parages écartés, et en sortaient lorsque la saison le leur permettait ou que la proie à espérer les y invitait.

« Imbu de cette idée, je m'avançai vers la rade, et je fis arborer le pavillon et la flamme ; aussitôt chacun de ces bâtimens arbora un petit pavillon blanc. Quand nous nous fûmes approchés, j'envoyai un lieutenant dans un canot armé pour prendre des informations ; bientôt après je laissai tomber l'ancre à portée de fusil : tout le monde était prêt pour un coup de main.

« Nous examinions attentivement avec nos lunettes d'approche chaque mouvement dans notre canot et dans le vaisseau qu'il avait accosté ; tout avait l'air de s'y passer fort tranquillement. Le lieutenant à son tour nous raconta que ces navires étaient des prôles de Macassar ; bientôt les six

capitaines malais arrivèrent à bord de la corvette. Heureusement mon cuisinier était malais ; il me servit d'interprète. Le commandant des six prôles était un petit homme d'un certain âge, nommé Pobassou. Il me dit qu'il y avait sur la côte, en différentes divisions, soixante prôles sous le commandement de Sallou. Ces hommes étaient mahométans ; ils témoignèrent une horreur extrême en apercevant des cochons dans la chaloupe ; toutefois ils n'avaient pas d'aversion pour le vin de Porto, et ils en demandèrent une bouteille pour emporter, lorsqu'ils s'en allèrent au coucher du soleil.

« Le mauvais temps continua pendant toute la nuit. Le 18 dans la matinée, j'allai à bord de Pobassou avec deux officiers et mon interprète. Ensuite les six capitaines vinrent à bord de la corvette, et plusieurs pirogues l'accostèrent pour faire des échanges. Avant midi, six autres prôles arrivèrent du sud-ouest sur la rade, et mouillèrent près des premiers. Bientôt nous eûmes autour de notre bâtiment plus de monde que je ne me souciais d'en admettre, car chacun de ces hommes avait à son côté un poignard court, ou cris. Ma troupe était sous les armes ; à la demande des capitaines, on fit l'exercice du canon, et l'on en tira un coup. Le soir chacun s'en alla tranquillement ; cependant les pièces restèrent prêtes, et la moitié de l'équipage fut de quart